

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

FEVRIER 1892

No. 2

L'AUTORITE

LE REGNE DU VEAU D'OR

Nous sommes le peuple le plus heureux du monde, c'est entendu. Nos institutions sont incomparables. Aussi, on ne les compare pas, on se contente de les mettre à toutes les sauces.

C'est comme notre constitution que l'on viole de temps à autre, histoire de prouver son élasticité.

Nous sommes la nation la plus gouvernée du monde, sinon la mieux gouvernée. Nos ministres sont tous des petits saints, *petits* surtout. Nos députés des chérubins, nos tribuns des foudres d'éloquence... ou de trois-six ; nos boodlers, — oh ! par exemple, après ceux-là, il faut tirer l'échelle !

Des amours de carottiers, quoi ! qui dament le pion à tout ce que les autres pays ont produit de mieux dans le genre.

Enfin nous sommes parfaits. Il n'y a pas un peuple au monde qui puisse nous tenir la chandelle, et il n'y en a pas beaucoup qui le voudraient.

Demandez à nos orateurs de la Saint-Jean-Baptiste, et vous verrez si nous ne sommes pas un modèle de petit peuple. Il y a peut être en dehors de chez nous des gens qui ont la prétention d'égaliser notre mérite. Des présomptueux alors !

On raconte qu'un illettré — il y a des illettrés, pas en Canada, s'entend, mais il y en a, — donc, un illettré à qui l'on racontait les exploits de Napoléon Ier répondait en hochant la tête d'un air incrédule :

— Bah ! ça se serait su, si un pareil homme avait existé.

Si l'on venait nous dire qu'il existe quelque part un pays aussi avancé que le Canada, nous répondrions probablement sur le même ton.

Quand je dis nous, c'est une manière de parler. Le nous s'applique ici à ceux qui, sans l'autorisation de personne, parlent et agissent au nom de toute une nationalité qu'ils connaissent bien mal et qu'ils représentent aussi maladroitement que s'ils étaient de véritables chefs munis d'un plein pouvoir en bonne et due forme.

Comme si nous n'étions pas capables de faire nos sottises nous-mêmes, il y a des gens qui se chargent de les faire pour nous. On dirait que c'est leur métier, et cette supposition paraît d'autant plus plausible que bien souvent ils n'en ont point d'autres.

Vous croyez que je veux parler des politiciens de profession ? Vous avez raison en ce sens que ce genre d'animaux entre dans la catégorie des bipèdes qui accaparent le " nous " canadien, sans compter ce qu'ils accaparent en fait de valeurs beaucoup plus positives.

Tous les politiciens de profession sont accapareurs, mais tous les accapareurs ne sont pas politiciens de profession.

Donc, dans un pays organisé comme le nôtre, tout doit marcher comme sur des roulettes.

Précisément : comme sur ces roulettes sur lesquelles les naïfs mettent leur argent et qui tournent toujours au profit des rouleurs en titre. Aussi sommes-nous roulés, que c'en est une bénédiction.

Comptons bien sur nos doigts : nous avons d'abord la Compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien, gouvernement suprême, personification colossale du tout puissant monopole, qui nous fait la loi, en considération des centaines de millions qui sont passés de nos goussets dans ses voûtes, et des autres richesses que sa rapacité saura nous extorquer.

Sous ses ordres immédiats, nous avons son ex-avocat, M. Abbott, de Pacifique et scandaleuse mémoire, avec sa coûteuse organisation gouvernementale, qui se fait payer le prix pour exécuter les ordres de l'immense pieuvre dont les nombreuses tentacules sont autant de suçoirs attachés aux flancs de la nation.

Puis, nous avons les gouvernements provinciaux, réductions plus ou moins rabougries de la bastringue centrale, placées sous la conduite d'un bonhomme ayant pour fonctions de porter un chapeau à plume, un habit galonné et une épée qu'il ne sait pas manier.

Celui de la province de Québec est parfois chargé de faire un coup d'État ou deux, mais ce n'est pas très fatigant, et je connais des ouvriers qui pourraient en faire à l'année d'aussi bons et à bien meilleur marché.

Dans les autres provinces ces agents décorés du titre de lieutenant-gouverneur n'ont rien autre chose à faire qu'à porter leur coupe-chou aux jours de grand tra-la-la.

Il faut croire cependant que cette vaillante lame est plus lourde ailleurs que chez nous, ou que les porteurs d'icelle colichemarde sont moins robustes, plus paresseux ou moins amateurs de ferrailles longues et pointues, puisqu'il y en a un, celui d'Ontario, qui a renoncé non-seulement à la flamberge, mais à tout le harnais gubernatorial, et, chose curieuse, la législation n'en a pas moins continué à fonctionner.

À Québec, le lieutenant-gouverneur tient beaucoup à sa jaquette pailletée, à son bicorne emplumé, et surtout à son grand couteau qui lui sert à se couper dans son discours lorsqu'il entreprend d'expliquer le renvoi de ses ministres.

Nous avons aussi nos petits gouvernements municipaux, qui, tout en restant plus ou moins indépendants des taxoirs fédéral et provinciaux, savent tirer leur épingle du jeu, surtout dans les grandes villes.

Tout cela remue, piaille, taxe, pressure, boodle et gouverne sans trêve et sans relâche.

Le contribuable, pour le bonheur duquel toutes ces belles machines ont été confectionnées, ne comprend rien au fracas de tous ces rouages compliqués qui bien souvent tournent en sens inverse. Tout ce qu'il sait c'est qu'il se trouve pris dans le fatal engrenage, qui lui arrache son argent à mesure qu'il le gagne, engloutit les habits dont il voudrait se couvrir, le pain qu'il voudrait donner à sa famille ; si bien que, pour conserver sa peau, il ne voit souvent d'autre moyen que de couper le morceau qu'on lui dispute et de filer aux États-Unis avec les quelques lambeaux qui lui restent.

Comment pareil état de choses est-il possible chez un peuple intelligent jouissant, en dehors des coups d'État dont l'influence après tout est très éphémère, du droit de se gouverner par lui-même ?

La voix autorisée des Evêques vient de répondre à cette grave question. C'est triste à dire, mais le peuple est devenu vénal parceque les classes dirigeantes sont corruptrices.

Trente années de régime tory presque ininterrompu ont laissé leur fatale empreinte.

Prêcher au peuple le respect envers l'autorité c'était très bien, mais l'autorité n'est pas l'absolutisme, ce n'est pas l'arbitraire, c'est encore moins le vice doré, le vol impuni, la corruption triomphante et adulée.

Parce qu'un homme s'oppose obstinément à toute innovation propre à favoriser l'expansion des libertés populaires, ce n'est pas une raison pour le considérer comme le défenseur de l'ordre, l'exemple de toutes les vertus et le représentant de l'autorité.

Au contraire, le vice s'accommode bien mieux du despotisme que de la liberté.

Toute autorité vient de Dieu, mais c'est en passant par le peuple qu'elle se manifeste en pays constitutionnel, jamais en passant par les sales mains des corrupteurs absolutistes.

L'autorité usurpée ne donne pas droit au respect des honnêtes gens.

Rendre au vice effronté les hommages dus à la vertu modeste, c'est encore la voie aux abus dont l'épiscopat se plaint aujourd'hui avec tant de raison.

Le parti libéral peut avoir eu des torts ; mais, comme il n'a presque jamais gouverné, on n'a guère pu lui reprocher ses actes administratifs.

On lui a fait de tous temps un procès de tendances. On lui prêtait les intentions les plus perverses, on le combattait au nom de la religion, on défendait aux gens de lui donner leur appui, et dans le même temps on portait jusqu'aux nues des chefs conservateurs coupables de rapines, de péculat et de corruption pratiquée ouvertement.

Cette conduite partielle a produit son effet. Le mal est devenu si grand que nos évêques ont dû jeter le cri d'alarme.

Cependant, la corruption continue à battre son plein. Pourquoi ? Parceque l'autorité suprême, l'idole devant laquelle on a pris l'habitude de se prosterner, c'est le veau d'or.

On ne demande pas à un aventurier politique d'où il sort, on ne lui demande pas où, quand et comment il a fait ses preuves de civisme et de désintéressement, on ne lui demande pas même où il a pris l'argent qu'il fait sonner avec toute la jactance d'un parvenu.

On constate d'abord qu'il est en fonds, puis l'on s'aplatit à ses pieds.

On ne demande pas à l'usurpateur par quel moyen il s'est procuré la position qu'il occupe ; on salue en lui l'homme puissant du moment, peut-être le soleil levant d'une nouvelle ère de rapines.

La crise que nous traversons n'aurait pas été possible ailleurs que dans notre province, parce qu'ailleurs on se serait demandé en vertu de quel droit un homme revêtu d'une autorité très limitée se permet de substituer sa volonté personnelle à la constitution.

Ici, la première pensée qu'on a eue a été de respecter l'autorité dans la personne de celui qui la violait.

Certes, la corruption a fait beaucoup de mal dans le pays, mais sans la sottise manière que nous avons de voir toujours l'autorité personnifiée par ceux qui ont le pouvoir et l'argent, ou plutôt le pouvoir de l'argent, ni la corruption, ni les coups d'État n'auraient pu être mis à la mode chez notre peuple moral et intelligent.

IGNOTUS.

EDUCATION

L'EDUCATION PHYSIQUE

III

L'homme, aussi bien que l'enfant, est naturellement imitateur et se laisse influencer facilement par le milieu dans lequel il se trouve. C'est pourquoi l'éducation qui procède de l'exemple est en quelque sorte plus forte et plus féconde en effets réels que celle qui résulte de l'affirmation du précepte. Les enfants commencent d'abord à se former sur ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent dans la famille et à l'école. Puis, à mesure que le cercle de leurs relations extérieures s'élargit, ils s'assimilent, çà et là, ce qui semble convenir davantage à leurs goûts et à leurs facultés. Ils sont surtout influencés par ce qui leur paraît sortir de l'ordinaire et représenter pour eux l'idéal du convenable et du distingué, sanctionné par l'autorité personnelle.

L'enfant s'habitue donc à considérer ce qu'il entend à l'église, comme la plus haute expression de la perfection humaine. En est-il réellement ainsi? Quelquefois, oui; le plus souvent, non, malheureusement. C'est un aveu pénible à faire; mais je ne suis pas ici pour farder la vérité. Dans quelques endroits, l'officiant et le prédicateur chantent ou parlent d'une façon qui indique une culture réelle, un travail antérieur sérieux et un grand soin à prononcer d'une manière irréprochable; mais, par contre, la plupart du temps, on ne constate aucune trace d'une étude suivie, aucun travail pour améliorer la rudesse primitive des organes. Dans le chant, c'est une prononciation défectueuse des syllabes, un roulement des mots, une absence complète de l'accent rythmique. Bref, c'est un bredouillement incolore, avec des intonations et des échappées de voix qui font réellement mal à des oreilles cultivées. Dans

le discours, c'est le langage inculte, sans préparation et par conséquent sans choix; les hésitations, les répétitions fatigantes, les consonnances heurtées, le parler vulgaire enfin. Et, ce qu'il y a de regrettable, c'est que ce manque de culture des organes se reflète nécessairement sur les idées. Ce n'est pas ici le lieu de traiter des rapports intimes qui existent entre la personne physique et la personne intellectuelle, entre la matière et l'esprit, chez l'être humain. On peut, cependant, dire, en passant, que la culture ou l'absence de culture de l'un des éléments a réellement son influence marquée, et profondément marquée, sur l'autre. La culture des sentiments délicats se reflète naturellement dans la démarche, dans les mouvements extérieurs; de même le développement raisonné des organes physiques donnera aux idées, aux sentiments, une certaine aisance, de l'ampleur et du cachet. L'homme dont les organes ont été éduqués sera plus sûr de lui-même, plus maître de sa pensée, de même que le musicien qui possède bien le mécanisme de son instrument peut avec plus de facilité lui faire rendre sa propre idée, sa propre inspiration. C'est un avantage auquel on prête peu d'attention, mais qui n'en a pas moins une importance très réelle, décisive même, dans certains cas. Ce ne sont pas les idées qui manquent, généralement, c'est le moyen de les exposer, de les faire valoir. Un grand nombre de personnes ont l'esprit orné, la tête bien meublée, et cependant, leur conversation est terne et ennuyeuse; leur parole est lourde et sans charme; ce sont les organes *transmetteurs* qui font défaut, ou plutôt qui sont insuffisants. Chacun de mes lecteurs possède assez d'expérience pour savoir que rien, absolument, ne s'obtient sans travail, et même sans un travail soutenu, une gymnastique assez pénible. Et puisque cela est vrai, puisqu'il est bien constaté que toute supériorité, en quelque genre que ce soit, suppose nécessairement un long exercice, un entraînement spécial, il serait donc ridicule de croire que l'on peut, sans étude et sans travail, posséder et faire valoir la perfection des organes qui nous servent à traduire nos idées et nos sentiments.

C'est là une grande vérité; et ce qui n'est pas moins vrai, c'est que rien ne peut remplacer cette éducation, cet entraînement physique. Le talent transcendant, le génie peut faire oublier le défaut d'éducation première, mais il ne saurait ni l'effacer ni même le cacher complètement.

Et, il faut bien y songer, ce n'est pas à toutes les phases de la vie que cette éducation peut se donner dans de bonnes conditions; il faut la souplesse, la facilité de la jeunesse, il faut même la pliability, la malléabilité de l'enfance, pour que les résultats soient réellement bons.

Donc, c'est surtout aux enfants de nos écoles et à leurs éducateurs que ces conseils sont adressés et devront servir. Et il me semble qu'il est temps qu'on fasse quelque chose dans ce sens, et que l'on introduise dans nos méthodes scolaires, cet enseignement si important qui, jusqu'ici, a fait complètement défaut, et dont la déplorable absence se fait malheureusement remarquer partout, jusque sur les sommets, et surtout sur les sommets, parce qu'ils sont plus en évidence.

Je le répète, il est temps qu'on y pense et qu'on agisse



Voyez ceux d'entre nous qui ont fait leur éducation en Europe, ou qui ont eu seulement l'avantage de vivre pendant quelque temps dans ce milieu plus éclairé et plus affiné : ils tranchent sur nous et nous gênent de leur supériorité. C'est alors qu'il nous est facile de comprendre de quels avantages nous avons été injustement privés. Tout ce que nous pouvons avoir de talent s'use et se perd dans les efforts qu'il nous faut faire pour vaincre des obstacles que nos maîtres auraient dû supprimer dès le début, couper dans leur germe. Et à l'âge où, ailleurs, les travailleurs de la pensée sont encore dans toute la plénitude de leur épanouissement normal, ici nous sommes découragés, et nous sentons déjà non pas seulement la fatigue, mais les atteintes sérieuses de la décrépitude.

Et maintenant, quelques personnes bien intentionnées me demandent quel résultat je compte obtenir en traitant cette question. Cette question elle-même est déjà un résultat ; elle prouve que j'ai réussi à éveiller, à secouer la torpeur, au moins chez quelques-uns. Et dans un pays comme le nôtre, ce n'est pas un mince résultat. Notre plus grand défaut n'est pas d'avoir des défauts, mais c'est de ne pas nous en apercevoir. Nous passons agréablement notre temps à nous croire dans la bonne voie, sur la foi des rapports officiels qui nous donnent une place très élevée, sur ce continent, en matière d'instruction publique. "Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné." Et nous nous laissons bercer dans un doux endormissement.

Le fait est que nous sommes de quelques siècles en arrière, et que nous cheminons péniblement derrière les autres quand nous croyons que ce sont les autres qui s'es-souillent à nous suivre. Quelques esprits, je ne dirai pas plus éclairés, mais plus travailleurs, ont déjà compris cette situation anormale, mais ils n'ont pas osé parler. Car si, dans notre pays, nous n'avons pas une loi de censure pour la presse, nous avons une censure morale bien plus terrible encore. Dès que quelqu'un se lève, avec les meilleures intentions, pour signaler un défaut, un abus, dans quelque genre que ce soit, on crie de suite à l'impie, au révolutionnaire. Non seulement il est défendu de sortir du sillon tracé, mais on ne peut pas même soulever la tête hors du niveau marqué.

Certains journaux semblent avoir pris à tâche de huer, de honnir tout ce qui ressemble à une idée un peu neuve, tout ce qui n'est pas façonné dans ce vieux moule qui craque de toutes parts. C'est le véritable système de la terreur. On terrorise ceux qui osent parler ou écrire. On les met en retenue. On les menace d'un pensum.

Avec ce système nous ne progresserons pas beaucoup. Bien au contraire, nous rétrograderons, et nous verrons les autres au sommet quand nous serons encore à végéter tout en bas de la côte, roulant notre rocher de Sisyphe.

Allons, tâchons d'être des hommes ; regardons-nous bien en face, et examinons un peu quels fossiles nous faisons. Nous ne pouvons pas refaire du tout au tout et d'un seul coup notre système d'éducation, bien qu'il ait réellement besoin d'un complet renouvellement pour être un peu plus de son siècle ; mais au moins faisons disparaître, quand l'occasion s'en présente, ses défauts les plus saillants. Je

viens d'en signaler un assez important à ceux que cela concerne, de voir le mal et d'y apporter remède. Je reviendrai, plus tard, sur d'autres points intéressants.

NAPOLÉON LEGENDRE.

LES ECOLES PROFESSIONNELLES

Nous reproduisons de notre confrère, le *Moniteur du Commerce*, l'article suivant relativement à l'enseignement professionnel :

Le *Moniteur du Commerce* a toujours insisté sur la nécessité de perfectionner les méthodes d'enseignement et surtout sur le besoin urgent de développer l'enseignement technique et professionnel. Sans vouloir condamner les hautes humanités et les collèges dont il reconnaît et proclame l'utilité, il demande et demande encore la création d'un plus grand nombre d'établissements où les élèves pourraient acquérir, — avec un peu moins de latin, de grec, voire même de philosophie — des notions plus complètes des sciences, des mathématiques, de l'histoire naturelle, etc., et il a réclamé et réclame la formation d'écoles professionnelles où les jeunes gens puissent recevoir avec les précieuses connaissances théoriques une instruction pratique qui les prépare à faire des chefs d'atelier et des contremaîtres compétents.

Ainsi, collèges où l'enseignement des sciences soit plus complet, et écoles d'arts et métiers pour les diverses branches commerciales et industrielles : voilà ce que nous demandons.

Au Canada on manque d'ingénieurs civils, et la preuve c'est qu'on s'adresse à des étrangers pour les grands travaux de chemins de fer et les ouvrages d'art à construire sur nos fleuves ou dans nos ports de mer. D'où vient cette pénurie de sujets, sinon de ce que les établissements où ils pourraient se former font défaut. Dans Ontario, à Toronto, il y a une école polytechnique qui compte de nombreux élèves. La province de Québec ne compte pas d'école de ce genre, ou si elle en possède, elles ne sont ni nombreuses, ni suivies comme celle de Toronto qui compte même des Canadiens-français, et d'où il sort chaque année des jeunes gens d'élite et de savoir.

Les écoles des arts et métiers, où l'on enseigne les notions nécessaires à l'ouvrier dans les différentes industries, sont maintenant, soit sous ce nom, soit sous celui d'école professionnelle, extrêmement répandues en Europe et aux États-Unis. Au Canada, elles manquent à peu près complètement. Il y aurait sous ce rapport beaucoup à faire.

Mais, dira-t-on, il ne suffit pas d'avoir des écoles, il faut qu'elles trouvent des élèves. Ceci est bien certain ; mais cette objection n'en est pas une, car il faut bien commencer par fonder l'école : une fois ouverte, il n'est pas douteux, après quelques hésitations ou quelques moments pénibles à passer, qu'elle ne recrute un personnel suffisant pour lui permettre de se soutenir.

On en a, du reste, dans nos compatriotes de nationalité étrangère, des exemples qu'il serait bon de méditer et sur lesquels nous n'avons pas besoin d'insister.

Cependant il est vrai de reconnaître que la jeunesse Canadienne-française a besoin d'être poussée dans cette voie, qu'il lui faut quelque stimulant pour aborder les études sérieuses qu'exige la connaissance approfondie des sciences ; mais le temps fera ici son œuvre, et peu à peu quand on reconnaîtra les avantages de cette instruction, cette même jeunesse un peu froide à cet égard actuellement s'y portera avec entraînement, et nous n'en doutons pas, avec fruit.

Notre confrère sait que nous sommes parfaitement d'accord avec lui sur tout ce qui touche à l'enseignement. Cependant, nous nous permettrons de lui faire remarquer

que nous avons à Montréal une école professionnelle, à peu près inconnue, parce que ses professeurs, hommes de science, et, par conséquent, modestes, ne lui ont pas donné la publicité qu'elle mérite : nous voulons parler de l'École Polytechnique.

Fondée d'abord dans le but de donner une éducation industrielle à nos nombreux jeunes gens qui n'envisagent pas l'éducation classique comme le *summum* du bonheur sur la terre, on ne tarda pas à s'apercevoir que les ressources pécuniaires dont l'école pouvait disposer ne seraient pas suffisantes pour mener l'entreprise à bonne fin, et l'on décida d'en faire une école de génie civil et d'architecture.

Depuis cette époque 76 ingénieurs civils et architectes ont reçu des diplômes de capacité de l'établissement. Un grand nombre, cependant, ont pris le chemin des États-Unis. Notre confrère nous dit qu'au Canada l'on s'adresse aux étrangers lorsqu'on a besoin d'ingénieurs. Ce n'est pas que ces derniers manquent ici; bien au contraire, il y a encombrement. Mais nous avons été obligés pendant de longues années d'aller ailleurs pour trouver l'outillage nécessaire aux grands travaux de génie civil, ponts, viaducs, ou autres ouvrages du même genre, et nous n'en voulons d'autres preuves que celle-ci : les ponts en fer de l'Intercolonial et la plupart de ceux du Pacifique et du Canada Atlantique ont été construits par la Compagnie Phoenixville, de Pennsylvanie.

Nous avons aujourd'hui la "Dominion Bridge Company" de Lachine, la "Canadian Bridge Company" d'Hochelega, la "Royal Bridge Company" d'Outremont, et nous ne sommes pas forcés d'aller chez les autres pour nous procurer l'outillage. Par ce moyen nous sommes en mesure de retenir chez nous, et nos ingénieurs et nos ouvriers.

Notre école polytechnique est-elle en état aujourd'hui de donner l'instruction nécessaire à nos jeunes gens pour en faire des ingénieurs compétents? Nous répondons par une affirmation emphatique. Seulement jusqu'ici elle a manqué de ressources pécuniaires; son budget est tout-à-fait insuffisant, et nous croyons que l'Etat se doit à lui-même de subventionner largement une institution aussi utile. Avec les moyens de faire savoir à notre public que l'École Polytechnique existe, les élèves viendront en assez grand nombre pour lui permettre de payer des salaires convenables à ses professeurs, et d'agrandir sa sphère d'utilité.

Dans un prochain numéro, cette question sera traitée par un économiste distingué.

A. FILIATREULT.

Plusieurs de nos abonnés se plaignent que le CANADA REVUE n'est pas distribué régulièrement, surtout dans la ville de Montréal. Nous ne le savons que trop, et nous ne connaissons pas de remèdes à cet état de choses. Les autorités postales ne sont jamais en faute, ça, c'est connu, ce qui n'empêche pas que la responsabilité retombe sur l'éditeur. Nous prions nos abonnés de nous signaler les irrégularités qui pourraient être commises, ou les retards dans la distribution, et nous ferons notre possible pour y remédier.

JUDITH

A Sa Grandeur Louis Nazaire, Archevêque de Cyrène et Administrateur de Chicoutimi.

MONSEIGNEUR,

L'humble fidèle qui s'adresse aujourd'hui à Sa Grandeur est dans un cas peut-être unique dans le monde entier : il est le seul chrétien encore vivant qui ait respiré l'air de votre diocèse ! Depuis l'écroulement de l'empire romain, c'est à peine s'il y a eu une douzaine d'hommes civilisés qui soient allés à Cyrène. Quant aux voyageurs à l'âme aventureuse qui ont parcouru la Cyrénaïque et la Marmarique dans toute leur étendue, ils sont moins nombreux encore ; nous ne sommes que cinq qui ayons fait cette exploration, et de ces cinq je suis le seul que la mort ait encore épargné.

Ce n'est pas tout, Monseigneur : non-seulement je constitue à moi seul tout le troupeau libyen dont vous êtes le pasteur vénéré ; mais je puis me vanter de plus d'être peut-être le seul homme de la génération actuelle qui ait lu les écrits de Synésius, votre illustre prédécesseur, * dont grand nombre de Montréalais feuilletaient avec plaisir, j'en suis certain, l'*Eloge de la Calvitie*.

Ne sont-ce pas là, Monseigneur, de bons titres à voter bienveillante sollicitude ? Si sous le rapport de mon séjour à Cyrène je suis un objet rare aux yeux de tous, ne suis-je pas un être précieux pour Vous ? et sans m'attendre à ce que Vous me mettiez dans du coton, n'ai-je pas quelque raison de compter sur votre intervention amicale contre des personnes qui voudraient faire croire que la seule brebis qu'il y ait dans votre troupeau est une brebis galeuse et que je suis un voltairien ?

Voltairien ! c'est-à-dire quelque chose de pire qu'un impie, — un être qui, non content d'avoir perdu sa foi s'efforce par son persillage de dessécher celle des autres, de leur enlever ainsi le seul refuge qu'ils aient contre le désespoir !

Et pourquoi cette calomnie à mon adresse ? pourquoi a-t-on accolé à mon nom cette épithète injurieuse ? Tout simplement parce que j'ai écrit qu'il n'y eut pas à Ninive de roi du nom de Nabuchodonosor, et que, pendant la captivité de Manassés, la Palestine ne fut point envahie par une armée de 140,000 Assyriens, commandée par Holopherne ou par tout autre général !

Est-ce ma faute à moi si le seul roi Nabuchodonosor dont l'histoire nous ait laissé des traces régna à Babylone, et non à Ninive, et s'il ne monta sur le trône que 66 ans après la date à laquelle sont sensés se passer les événements racontés dans le " Livre de Judith ? "

La plume qui a essayé de me convaincre d'erreur a eu une manière bien singulière de réfuter mon écrit. Après

* Synésius naquit à Cyrène en l'an 375. Déjà cette ville, dont la population s'était élevée autrefois au chiffre de 200,000 âmes, tombait en décadence à cause des incursions répétés des Libyens dans ses campagnes. Aussi, peu à peu, les Grecs Cyrénéens allèrent-ils se réfugier à Pholémata, située sur le bord de la mer et protégée par les monts Ras et-Tin contre les attaques des Africains. C'est là que Synésius établit son siège épiscopal.

avoir fait l'analyse du livre même de Judith, elle a conclu que, puisque ces faits sont racontés dans ce livre, ce sont des faits historiques. Si c'était là une preuve, on pourrait également prouver par le même procédé que Télémaque, *Paul et Virginie* et tous les romans d'Alexandre Dumas, sont des histoires véridiques.

Voici quels sont ces prétendus faits : pendant la captivité de Manassès, 15^e roi de Judée, emmené par Asar-Haddon à Babylone, vers l'an 672 avant Jésus-Christ, Nabuchodonosor, roi de Ninive, ayant mené à bonne fin la guerre qu'il avait déclarée à Arphaxad, roi de Médie, voulut punir ensuite les Juifs, qui avaient prêté main forte à son ennemi. Dans ce dessein, il aurait envoyé en Palestine une armée de 120,000 hommes de pied et de 20,000 cavaliers, commandée par son général Holopherne, celui-là même qui, ayant mis le siège devant une ville de Judée nommée Béthulie, vit arriver dans son camp une belle Juive du nom de Judith, veuve et riche autant que sage, qui, après lui avoir fait bien des promesses fallacieuses, l'assassina pendant son sommeil et délivra ainsi la patrie. Pour cet acte d'héroïsme, elle fut complimentée par le Grand-Prêtre Eliakim.

Autant d'assertions, Monseigneur, autant d'erreurs historiques.

En premier lieu, à l'époque où Manassès régnait en Judée, la Babylonie était encore une simple province de l'empire assyrien dont Ninive était la capitale. Le roi qui commandait alors à ce puissant empire se nommait Asar-Haddon, — d'autres écrivent Éssar-Haddon. Ce souverain régna de l'an 681 à l'an 667 avant l'ère chrétienne. C'est lui qui envahit la Judée et l'Égypte, en l'an 672, et qui emmena le roi Manassès à Babylone, une des grandes villes de son empire. Pendant la captivité du roi de Jérusalem, les habitants de la Judée se montrèrent si terrifiés de leurs désastres qu'Éssar-Haddon, touché de leur repentir, rendit la liberté à leur souverain ; Manassès, de retour à sa capitale, comprenant enfin que ses malheurs provenaient de son impiété, amenda ses voies et devint si vertueux, si pieux, si rempli de zèle pour la religion, que Dieu prolongea encore sa vie d'une trentaine d'années. Ce roi, dont le gouvernement fut prospère et paisible, malgré ses commencements désastreux, mourut en 643, après avoir régné 55 ans. Quant à Éssar-Haddon, il était mort en 667, et son fils Assur-bani-pal, — le Sardanapale des Grecs, — qui lui avait succédé, régna jusqu'à l'an 620 avant J.-C.

On voit, par ce qui précède, que non seulement il n'y avait pas, en 672, de roi assyrien du nom de Nabuchodonosor, mais que le monarque assyrien de cette époque, quel que fût son nom, n'avait aucune raison de faire la guerre aux Juifs pendant la captivité de Manassès, puisque les Juifs se montrèrent entièrement soumis dès qu'ils virent leur roi prisonnier. Si, pour un motif quelconque, Éssar-Haddon avait envoyé en Palestine une nouvelle armée de 120,000 hommes, ne devrait-il pas être fait mention d'un événement si important dans la partie historique de la Bible, dans les "Livres des Rois," et dans les "Paralipomènes" (*Chroniques*) et Josèphe, l'historien minutieux du peuple juif, n'en aurait-il point parlé dans son volumineux ouvrage des "Antiquités des Juifs ?

Il y a plus : cette ville de Béthulie n'a pas même existé ; il n'en a jamais été fait mention, pas plus dans la Bible que dans Josèphe, ni dans n'importe quel autre ouvrage d'histoire ou de géographie.

Pour ce qui est du Grand-Prêtre Eliakim, il n'y en eut jamais de ce nom. Ceux qui se succédèrent au gouvernement du temple, dans le cours du VII^e siècle furent, d'après Josèphe, Odeas, Sallumus, Elcias et Azarias. La Bible donne à Elcias le nom d'Hilkiah. Il vivait longtemps après Manassès.

Josèphe parle d'un Grand-Prêtre eniakim, contemporain du roi Josiah, petit-fils de Manassès. Sous ce nom d'eniakim on désignait toute une dynastie sacerdotale (*Paralipomènes* XXIV. 12). C'est pourquoi, parler dans une allégorie juive d'un Grand-Prêtre eniakim, c'était comme si, dans un roman contemporain, on mentionnait un roi français quelconque sous le nom vague de bourbon ou valois.

Enfin, il n'y a jamais eu en Médie de roi du nom d'Arphaxad. Les quatre souverains mèdes du VII^e siècle avant l'ère chrétienne sont Déjocès, un sage qui ne fit jamais la guerre ; son fils Phraorte, qui subjuga la Perse et battit invariablement les Assyriens dans chaque rencontre. Il fut tué dans une bataille contre eux, pareil en cela à l'anglais Wolfe, qui paya de sa vie sa victoire des Plaines d'Abraham. Son fils Cyaxare s'empara de Ninive et conquit toute l'Assyrie. Il mourut en 595. On voit qu'il n'y a pas eu au VII^e siècle de place pour un Arphaxad, roi de Médie.

Ainsi, cette histoire de Judith ne se tient pas debout. Elle ne contient pas un seul fait qui ne soit controuvé ; elle ne cite pas un seul nom qui ne soit imaginaire.

— "Qu'est-ce à dire ? s'écriera Votre Grandeur ; oseriez-vous mettre en doute le caractère sacré du " Livre de Judith ? "

Loin de moi, Monseigneur, une telle pensée ! Mais, lors même que j'aurais cette hardiesse, je n'en mériterais pas pour cela l'épithète de voltairien. Les Juifs, de qui nous tenons l'Ancien Testament, n'ont jamais compris dans ce saint recueil l'Histoire de Judith, et tous les protestants — à partir de la Reine Victoria jusqu'au plus obscur anabaptiste, — considèrent également *Judith* comme un livre apocryphe. Qui irait jusqu'à dire que pour cela seuls juifs et protestants doivent être traités de voltairiens ?

Mais, sans sortir même de l'Église catholique, si je ne croyais pas à l'inspiration du récit de Judith, je me trouverais encore en fort bonne compagnie ; je verrais autour de moi d'illustres Pères de l'Église, tels que Tertullien, Origène et St-Jérôme lui-même, auquel j'emprunterai la remarque suivante :

Sicut Judith et Tobie et Machabæorum libros legit quidam Ecclesia, sed eos in canonicas Scripturas non recipit ; sic et hæc duo volumina legit ad ædificationem plebis, non ad auctoritatem ecclesiasticorum dogmatum confirmandam.

" Il en est de même des Livres de Judith, de Tobie et des Machabées, que l'Église lit pour l'édification du peuple ; mais elle ne les reçoit point parmi les écrivains canoniques et elle ne les invoque pas pour établir des dogmes."

Pourtant, que Votre Grandeur se rassure ; le Concile de Trente s'est prononcé en l'an 1563 de notre ère ; il a

déclaré que le livre de Judith est un écrit inspiré, et je m'incline en bon fidèle. Je crois donc à l'inspiration de cet écrit. — "Mais, me demandera-t-on, comment vous arrangez-vous au sujet d'Holopherne et de son roi Nabuchodonosor ?"

Oh ! bien aisément. Il fut un temps où d'imprudents amis de l'Eglise tonnaient contre la science, semblaient vouloir tenir les populations dans l'ignorance, et exposaient les catholiques aux dérisions des protestants qui prétendaient que l'on ne pouvait pas être bon catholique sans être crédule. Ces amis imprudents dont je parle fermaient les yeux à la lumière des vérités historiques ou des découvertes des savants, plutôt que de chercher à faire accorder la Bible avec les progrès de la civilisation. Ces temps ne sont plus, heureusement, et depuis que les écrivains catholiques de la nouvelle école ont quitté les sentiers battus pour s'attacher à démontrer que la science et la croyance en la Bible peuvent rester debout, à côté l'une de l'autre, sans se nuire, la tradition biblique, au lieu de perdre à ce changement de tactique, n'a fait que briller d'un plus vif éclat. Moi, qui n'ai jamais lu Voltaire, quoiqu'on en dise, et qui professe au contraire une foi aveugle pour tout ce que l'Eglise nous ordonne de croire, j'ai cherché à concilier le Livre de Judith avec les faits historiques découverts depuis une cinquantaine d'années.

On sait que la Bible est pleine de paraboles et d'allégories. C'est là une façon de parler de tout temps chère aux Orientaux. Sous ce rapport, Jésus lui-même ne se distinguait pas des Juifs qui avaient vécu avant lui ou qui l'entouraient, quand il émaillait ses leçons divines d'immortelles paraboles. Le *Cantique des Cantiques* n'est-il pas, lui aussi, une longue allégorie où l'Eglise future est représentée sous la figure de la Sulamite ?

Selon moi, le Livre de Judith n'est qu'une parabole très développée. Je le crois d'autant mieux que le nom de *Judith* (*Ἰουδίθ* en grec, *יהודית* en hébreu), signifie "juive" en langue hébraïque. Judith, ce serait donc "la juive," c'est-à-dire "la nation juive," — belle, riche et veuve de son roi.

A l'époque où ce livre fut écrit, Samarie était tombée déjà et six des tribus d'Israël avaient été dispersées sur la terre d'exil pour ne se rassembler jamais plus — Jérusalem avait été attaquée une première fois par le roi assyrien Sennacherib, et son fils Essar-Haddon, renouvelant cette attaque, avait emmené en captivité le roi de Judée. Bientôt Babylone allait recouvrer son indépendance. Entre cette grande puissance chaldéenne et l'Egypte, ç'allait être désormais un duel à mort qui aurait pour théâtre les campagnes palestiniennes, situées entre les deux rivales. Ainsi, l'on a vu déjà la France et l'Autriche s'entrechoquer si souvent dans les plaines de la Lombardie ; ainsi l'on verra bientôt l'Allemagne et la France se mesurer dans les champs de la Belgique. Entre l'enclume formidable de l'Egypte et le marteau irrésistible de la Chaldée, c'en était fait de l'indépendance de la Judée, à moins, pour me servir de la superbe expression cornélienne, "qu'un beau désespoir ne vint la secourir."

Dans ces conditions, les saints hommes qui avaient la

garde du peuple de Dieu comprirent que la valeur la plus indomptable, — cette valeur qui enfante des prodiges et qui est née elle-même de la foi, de l'amour de la vertu, — pourrait seule sauver Israël. Dans un moment d'ardent enthousiasme, un de ces guides du peuple, obéissant à l'inspiration divine, écrivit ce livre de Judith, où, sous l'emblème de "la Juive", il représenta sa nation, belle, riche, vertueuse, plaçant tout son espoir en Jehovah, et s'en allant, dans un élan d'héroïsme, affronter la mort dans le camp même des Assyriens. Cette intrépidité de la nation juive méritait que Dieu fit un miracle en sa faveur ; son courage l'emporta sur le nombre ; la puissance ennemie fut décapitée, et la nation juive, rentrant dans ses foyers, rendit grâces au Créateur et chanta les bienfaits de sa protection divine. Telle est l'allégorie imaginée pour ranimer la valeur des juifs vaincus sous Manassés.

Mon explication, que je vous soumetts humblement, Monseigneur, a du moins cet avantage inappréciable qu'elle ne choque nullement nos principes de moralité. Si jamais le Canada était envahi par une armée étrangère, Votre Grandeur pourrait-elle complimenter le Canadien — homme ou femme, — qui se glisserait dans le camp ennemi sous des dehors trompeurs et en assassinerait le général à l'exemple de la Judith populaire ? ne serait-elle pas au contraire honteuse d'une action si odieuse ? Mais si, au contraire, la nation canadienne, animée d'une sainte ardeur, et dédaignant de compter les envahisseurs, se précipitait toute entière à la rencontre de l'ennemi et le massacrait, l'Eglise elle-même ne ferait-elle pas chanter des *Te Deum* dans tous ses temples ?

Après ses explications sincères, Votre Grandeur préférerait-elle encore qu'il ne restât pas une seule brebis dans votre bercail plutôt que d'y en trouver une aussi indigne que

Votre très-humble et soumis,

MICHEL VIDAL.

Montréal, 1er mars 1892.

Plusieurs journaux de la province et des Etats-Unis ont cru bon de reproduire l'article que M. Louis Fréchette a publié dans la livraison de Janvier du CANADA-REVUE. Nous en sommes flattés, et ce compliment, à l'adresse de notre distingué collaborateur, n'est pas mince. Nous prions cependant nos confrères de vouloir bien nous donner crédit dorénavant, lorsqu'ils nous feront l'honneur de reproduire les écrits de nos collaborateurs. Ça ne leur coûtera pas lourd, et ce sera beaucoup plus courtois et surtout plus honnête. La propriété littéraire, nous le savons depuis longtemps, n'a pas de prix au Canada, et c'est pour cette raison que ceux qui écrivent sont si mal payés.....quand ils le sont. Par compensation, si ces mêmes confrères ont assez de courage pour reproduire une série d'articles sur l'éducation, dont la publication ne tardera guère, ils ont toute liberté de le faire, et nous oublierons volontiers que nous avons payé pour ces articles. Ils pourront même les publier sans donner crédit au CANADA-REVUE. Nous faisons taire nos revendications devant l'intérêt général.

CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

Téléphone Bell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREULT,

EDITEUR.

LE SORCIER DE SAINT-FERDINAND

Mon ami Sauvalle, à propos de mon *Revenant de Gentilly* — qui, par parenthèse, fait plus parler de lui que je ne pensais — signale l'assez singulière coïncidence d'une histoire publiée à la même date dans le *Journal Illustré* de Paris, et qui offre de surprenantes analogies avec la mienne.

Seulement, à ce qu'il dit, dans le cas du presbytère de Cideville, le problème se trouve résolu par l'aveu de celui qui prétendit être l'auteur des manifestations étranges constatées en cet endroit, et sur lesquelles Mirville donne des détails absolument renversants.

L'ami Sauvalle est cependant forcé d'admettre que cet aveu est assez incomplet, puisqu'il n'explique en aucune manière les moyens dont le prétendu mystificateur se serait servi pour mettre ainsi à quia les investigateurs les plus sérieux.

Il y a évidemment lacune; et, suivant moi, le mystère persiste.

Il persiste, comme dans la maison du quai Voltaire.

Il persiste, comme dans la maison de la rue Duconédic.

Et le mystère de la rue Duconédic se passe en ce moment, à Paris, dans la ville la moins superstitieuse du monde, à la fin du siècle de la vapeur et de l'électricité, dans la ville des sceptiques et des savants, dans la ville des Pasteur et des Charcot!

Il y aurait là peut-être quelque berger ignorant, ne connaissant pas un mot de physique ou de chimie, qui serait assez habile pour mettre en défaut tout ce qu'il y a d'intelligence, de savoir et de défiance à Paris...

C'est inadmissible.

Je connais une autre histoire, qui s'est passée en 1858; une histoire bien extraordinaire.

Dans ce dernier cas aussi, le coupable a été découvert.

Il a avoué, paraît-il, être la cause de tout.

Seulement, comment s'y est-il pris?

De quels moyens s'est-il servi?

Quels agents mystérieux avait-il à sa disposition?

Pas un mot là-dessus!

De sorte que le problème est resté plus insondable que jamais.

Voici cette histoire, et M. Sauvalle constatera qu'elle a, encore plus que le *Revenant de Gentilly*, de surprenantes analogies avec les mystérieuses manifestations du presbytère de Cideville.

Je vous l'ai dit, c'était en 1858.

J'étudiais plus ou moins au collège de Nicolet.

Notre directeur, l'abbé Thomas Caron — Dieu bénisse l'un des plus saints prêtres de notre temps, et l'un des plus nobles cœurs qui aient honoré l'humanité — l'abbé Thomas Caron me permettait d'aller tous les soirs travailler dans sa chambre, durant ce que nous appelions les "trois-quarts d'heure" — période importante qui s'écoulait entre la prière du soir et le coucher, et que cinq ou six d'entre nous employaient à étudier l'histoire, et le reste... à "cogner des clous."

Il poussait la complaisance jusqu'à me tolérer jusqu'au moment où il faisait sa tournée des dortoirs, c'est-à-dire jusqu'à dix heures — une heure de plus.

Que voulez-vous? Comme dans tous les autres collèges du pays, il était de tradition à Nicolet de défendre comme un crime aux élèves la perpétration d'un seul vers français, rimé ou non.

Que la mesure y fût ou n'y fût pas, il importait peu; l'intention était tout.

Or, non seulement j'étais un coupable, mais j'étais encore un récidiviste incorrigible.

Et le brave abbé, indulgent pour toutes les faiblesses — ne comprenant guère d'ailleurs pourquoi l'on fait un crime à des collégiens de rythmer en français ce qui leur passe de beau et de bon dans la tête, tandis qu'on les oblige de s'ankyloser l'imagination à charpenter des vers latins, d'autant plus boiteux qu'ils ont de plus vilains pieds et de plus belles chevilles, — le brave abbé m'avait dit:

— Le règlement est là, vois-tu, je n'y puis rien. Mais viens à ma chambre, le soir; tu auras une table, une plume, de l'encre et du papier. Si tu fais des vers, c'est moi qui te punirai.

Cela m'avait donné confiance, et, tous les soirs, — pendant que le saint homme lisait son bréviaire ou confessait quelque garnement coupable de désobéissance ou de distraction dans ses prières — je piochais hardiment hémistiches et césures, en rêvant toutefois aux océans de délices dans lesquels devaient nager ceux qui avaient un dictionnaire de rimes.

J'avouerai que l'inspiration ne donnait pas toujours, et que, lorsque le bon abbé voulait bien faire diversion à mes efforts par la lecture d'un article de journal plus ou moins intéressant, je ne protestais pas plus qu'il ne faut au nom de mes droits outragés.

Il en était de même lorsqu'un visiteur se présentait.

Si je sentais qu'il n'y avait point indiscretion, je n'avais aucun scrupule à lâcher une strophe à moitié finie pour écouter de mes deux oreilles, quand la conversation était intéressante.

Le soir dont je veux vous parler, elle l'était.

Le visiteur — aucun inconvénient à le nommer — s'appelait l'abbé Bouchard; il était curé à Saint-Ferdinand, dans le township d'Halifax.

Il se rendait — avec un ancien élève du collège du nom de Legendre, — aux Trois-Rivières, où il allait consulter

mour c'est l'a - ve - nir! • Ai - mer, ai - mer c'est vi - vre, Et

sous un chaud ray-on La fleur mè-me sè-ni-vre Aux bai-sers du pa-pil-

lon! Non, non, plus de souf-fran-ee, Le ciel vient de s'ou-vrir Lors-

que sont en présen-ee Deux cœurs ai-mants qui cherchent à s'u-nir. La-mour c'est l'es-pé-

ran - ee, La - mour c'est l'a - ve - nir!

Non, non, plus de souf-

pp
Ped.

france, Le ciel vient de s'ou-vrir Lors-que sont en pre-sen-ce Deux cœurs ai-

cresc.
* Ped. * Ped. * Ped. *

mants qui cherchent à s'u-nir. L'a-mour c'est l'es-pé-ran-ce, L'a-mour c'est la-ve-

nir

ff *p*

perdendosi.

pp

11

UN RÊVE DE BONHEUR

IDYLLE POUR PIANO

H. ALBERTI

Allegro moderato.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two sharps (F# and C#) and a common time signature (C). It features a continuous, flowing melody of eighth notes, starting with a *pp* (pianissimo) dynamic marking. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature. It begins with a whole rest, followed by a melodic line starting on a half note G4, with fingerings 5, 3, 1, and 2 indicated for the first four notes.

The second system continues the piece. The upper staff maintains the eighth-note melody. The lower staff features a melodic line with fingerings 1, 3, 5, 4, 3, 5, 3, 2, and 1 indicated for its notes.

The third system continues the piece. The upper staff maintains the eighth-note melody. The lower staff features a melodic line with fingerings 2, 3, 5, 5, and 5 indicated for its notes. A dynamic marking of *un poco* is present in the lower staff.

The fourth system concludes the piece. The upper staff maintains the eighth-note melody. The lower staff features a melodic line with a *cresc.* (crescendo) marking and a *mf* (mezzo-forte) dynamic marking. The system ends with a double bar line.

12 51 4
4 2 4 2 51 2 2 1 2 4 51
51 51 4 2 3 2

4 3 4 5
mf

3 2 1 2
p *f* *p*
3 1 3 1 3 5 3 1

f *p* *p* *dolce*

5 4 1 4 5 4 2
2 4 5 5 4 2 2 1 2 1 5

First system of musical notation. The treble clef staff contains a complex melodic line with numerous fingerings (1-5) and slurs. The bass clef staff provides a harmonic accompaniment. Dynamics include *p* (piano) and *mf* (mezzo-forte).

Second system of musical notation. The treble clef staff features a melodic line with slurs and fingerings. The bass clef staff continues the accompaniment. Dynamics include *p* (piano).

Third system of musical notation. The treble clef staff has a melodic line with many slurs and fingerings. The bass clef staff has a more active accompaniment. Dynamics include *dim.* (diminuendo) and *p* (piano).

Fourth system of musical notation. The treble clef staff has a melodic line with slurs and fingerings. The bass clef staff has a melodic line with slurs and fingerings. Dynamics include *dim.* (diminuendo) and *senore.* (ritardando).

Fifth system of musical notation. The treble clef staff has a melodic line with slurs and fingerings. The bass clef staff has a melodic line with slurs and fingerings. Dynamics include *dim.* (diminuendo) and *p* (piano).

son évêque au sujet d'une affaire mystérieuse dont il ne se rendait aucun compte.

Voici en résumé ce qu'il nous raconta :

— Vous allez peut-être me prendre pour un fou, dit-il. Je vous l'avouerai, du reste, je me demande moi-même quelquefois si ce que j'ai vu et palpé est bien réel ; et je douterais de ma propre raison si des centaines de mes paroissiens — hommes intelligents et dignes de foi — n'étaient pas là pour attester les mêmes faits.

En tout cas, si le témoignage des sens peut avoir quelque valeur et quelque autorité, je serais sur mon lit de mort que je n'ajouterais ni ne retrancherais une syllabe à ce que je vais vous dire.

A peu de distance de mon presbytère, il existe une petite maison pauvre, habitée par une veuve et ses deux enfants : un garçon d'à peu près vingt-quatre ans, et sa sœur cadette qui a, elle aussi, dépassé la vingtaine.

L'appartement n'est composé que d'une seule pièce.

Dans un coin le lit de la mère ; dans l'autre celui de la fille ; au centre, et faisant face à la porte d'entrée, un poêle à fourneau — ce que nos campagnards appellent un poêle "à deux ponts."

Le garçon, lui, couche au grenier, qui communique avec l'étage inférieur par une trappe et une échelle.

L'autre jour, le bedeau vint m'annoncer qu'on avait jeté un sort chez les Bernier.

— Allez donc vous promener, lui dis-je, avec vos sorts. Vous êtes fou !

— Mais, monsieur le curé, un tel et un tel peuvent vous le dire.

— Vous êtes fous tous ensemble ; laissez-moi tranquille !

J'eus beau, cependant, me moquer de ces racontars, tous les jours ils prenaient une telle consistance, les témoins se présentaient si nombreux, les détails semblaient si positifs, que cela finit par m'intriguer, et je consentis à me rendre aux sollicitations des nombreuses personnes qui désiraient me voir juger par moi-même des choses extraordinaires qui se passaient, disait-on, chez les Bernier.

Le soir même, j'arrivais sur les lieux en compagnie de M. Legendre, que voici, et je me trouvai au milieu d'une dizaine de voisins et voisines réunis là par la curiosité.

Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais entré et que j'avais pris place sur une des chaises plus ou moins éclopées qui, avec les lits, le poêle, une vieille table et un coffre, composaient l'ameublement du logis, lorsque j'entendis un son métallique qui me fit tourner la tête.

C'était tout simplement le tisonnier qui s'introduisait de lui-même dans ce que nous appelons la petite porte du poêle.

Convaincu que tout cela n'était qu'une supercherie de fumiste, et bien déterminé de la mettre à néant, je ne me laissai pas impressionner tout d'abord par la vue de cette tige de fer qui semblait animée par quelque force mystérieuse.

Je la pris dans ma main, pour m'assurer si elle n'était pas mue par quelque fil invisible.

Je ne découvris rien.

Au même instant, voilà la trappe de la cave qui se sou-

lève, et des centaines de pommes de terre qui se mettent à monter et à trotter dans toutes les directions sur le plancher.

Je pris une chandelle, ouvris la trappe, et visitai la cave.

Personne ! rien d'étrange, si ce n'est les pommes de terre qui se précipitaient dans mes jambes et roulaient sous mes pieds en montant et descendant les quelques marches branlantes qui conduisaient au sous-sol.

Je remontai assez perplexe, mais pas encore convaincu.

A peine eus-je reparu dans la chambre, ma chandelle à la main, qu'une vieille cuiller de plomb, lancée par je ne sais qui, vint tomber droit dans mon chandelier.

Cela me parut venir de la table ; et je n'en doutai plus lorsque je vis tout ce qu'il y avait de cuillers cassées, de couteaux ébréchés et de fourchettes veuves de leurs fourchons, sortir du tiroir et sauter aux quatre coins de la pièce avec un cliquetis de vieille ferraille.

J'ouvris le tiroir et l'examinai attentivement.

Il était dans l'état le plus normal du monde.

Pas un fil, pas un truc.

Cela commençait à me surpasser.

Je repris mon siège, et me remis à observer avec plus d'attention que jamais.

Pendant tout ce temps, les autres spectateurs — désireux d'avoir mon avis, et, dans ce but, voulant probablement me laisser toute liberté d'action — restaient silencieux et tranquilles, chuchotant à peine, de temps en temps, quelques paroles entre eux.

— Tiens, fit tout à coup la mère Bernier, qu'est donc devenue ma tabatière ? Je viens de la déposer ici sur le bout de mon rouet. C'est encore *lui*, j'en suis sûre, qui veut me taquiner, le vieux démon. Il me fait quelquefois chercher ma tabatière durant des heures ; et puis tout à coup il me la remet là, sous le nez.

— Il ne la vide pas, au moins ? demanda quelqu'un.

— Non, mais il ne me la remplit pas non plus, bien qu'elle en ait grand besoin. C'est à peine s'il me reste une prise ou deux dans le fond.

Je ne fis guère attention à ce bavardage, mon regard était attiré depuis un instant vers le lit de la jeune fille, où il me semblait voir remuer quelque chose.

Enfin, j'étais fixé : il n'y avait plus à en douter, quelqu'un devait être sous le lit, qui tirait les couvertures dans la ruelle.

— Allons, dis-je aux quelques jeunes gens qui se trouvaient là, que le moins peureux de vous autres aille voir qui est caché là-dessous.

Un gros gaillard s'avance, se baisse, et au moment où il se glissait la tête sous la couchette, reçoit une claque en plein visage qui l'envoie rouler à deux pas plus loin.

Tout le monde avait entendu le bruit du soufflet, et chacun put en constater les traces sur la figure du pauvre diable qui l'avait reçu.

Je repris la chandelle, et regardai sous le lit : il n'y avait rien.

En revanche, en me relevant, je fus témoin du phénomène le plus extraordinaire et le plus concluant qui puisse frapper les sens d'un homme éveillé et *compos mentis*.

C'est ce phénomène, absolument inexplicable et radicalement impossible sans intervention surnaturelle, qui est la cause de mon voyage ici.

Jugez-en.

Cette couchette de la jeune fille est faite, comme plusieurs de nos couchettes d'enfants à la campagne, avec de petits barreaux verticaux qui en font tout le tour, à distance de quelques pouces les uns des autres, emmottés par le haut et par le bas dans la charpente du lit.

Les uns peuvent être plus ou moins solides dans leurs alvéoles; mais j'ai pu constater — plus tard — que la plupart adhéraient aux mortaises, parfaitement immobilisés.

Imaginez-vous donc si je restai pétrifié, lorsque, ma chandelle à la main, je vis là, sous mes yeux, tous ces barreaux se mettre à tourner d'eux-mêmes comme des toupies, avec un bruit de machine en rotation, sans que personne autre que moi fût à portée du lit.

Et, pendant ce temps-là, les vitres tintaient, les cuillers sautaient, toute la ferblanterie de la maison jouait du tambour, et les pommes de terre dansaient une sarabande infernale dans tous les coins.

Je passai ma chandelle à quelqu'un, et j'empoignai deux des barreaux: ils me roulèrent dans les mains en me brûlant la peau.

M. Legendre en fit autant: ses solides poignets n'eurent pas plus de succès que les miens.

J'étais abasourdi.

Mais un incident comique devait se mêler à toute cette fantasmagorie: je me retournai tout à coup, sur une exclamation de la mère Bernier:

— Monsieur le curé! cria-t-elle; voilà ma tabatière revenue. Et voyez, elle est pleine! Décidément, les sorciers ont du bon.

La vieille prenait vaillamment son parti des circonstances et quant à moi, j'avais aussi pris le mien.

Me voici, accompagné d'un témoin qui peut établir que je n'ai pas perdu la raison, et demain, j'aurai une entrevue avec mon évêque.

— Mais, intervint M. l'abbé Caron, à quoi les gens de la maison attribuent-ils tout cela?

— Voici! répondit le curé de Saint-Ferdinand.

On racontait que, quelques jours avant ces manifestations, un vieux mendiant — c'est toujours quelque vieux mendiant — était entré chez les Bernier et leur avait demandé à manger.

On lui avait donné des pommes de terre bouillies, mais sans lui offrir à partager ni la table de famille, ni le morceau de lard qui se trouvait dessus.

Le vieux était parti mécontent, disant — ce sont toujours les mêmes paroles sacramentelles:

— Vous vous souviendrez de moi!

En le regardant aller, on l'avait vu se pencher sur un ruisseau qui coule au coin de la maison, et y jeter quelque chose.

Le premier seau d'eau qu'on avait tiré du ruisseau s'était répandu de lui-même sur le plancher.

On en avait puisé d'autre, mais pas moyen d'en retenir une goutte dans aucun vase de la maison.

La famille dut s'approvisionner ailleurs.

On sait le reste.

L'abbé Bouchard quitta le collège le lendemain matin, et le soir venu, je dis à notre bon vieux directeur:

— Eh bien, que pensez-vous de ce qui nous a été raconté hier au soir?

— Peut-être! me répondit-il avec une certaine hésitation; il y a une jeune fille dans la maison, cela pourrait bien tout expliquer.

Et il changea de conversation.

Que voulait-il dire?

Avait-il un pressentiment des futures découvertes de Charcot relatives aux phénomènes de l'hystérie?

En tout cas, je n'entendis reparler de cette étrange histoire qu'un peu plus tard, à Québec, où je rencontrais le même curé Bouchard, accompagné cette fois d'un nommé Bergeron.

— Voyons, lui dis-je, et votre affaire de sorciers, où en est-elle?

— Cela s'est passé comme c'est venu, me répondit-il, j'ai exorcisé, et tout a été fini.

— Je vais vous le dire, moi, fit le nommé Bergeron, quand le curé eut tourné le dos.

On a pris les moyens ordinaires pour se débarrasser de ces sortilèges.

Voyant que les prières du curé n'aboutissaient à rien, un jour qu'un vieux moyeu de roue était entré de lui-même dans la maison et s'était précipité dans le poêle qu'il avait failli démonter, le jeune Bernier avait saisi le moyeu et l'avait lardé de coups de couteau.

Le lendemain, le mendiant dont la visite avait été le signal de tout le tintamarre, fit son apparition, pâle, courbé, marchant à peine et demandant pardon.

— Cherchez dans le ruisseau, dit-il; vous y trouverez un caillou vert. Enterrez-le bien profondément quelque part, et rien d'extraordinaire ne vous arrivera plus.

C'est ce qu'on fit, et tout rentra dans le calme.

Mais le plus surprenant, c'est que, le jour même où le moyeu de roue avait été ainsi lacéré par une lame d'acier, un vieux mendiant s'était présenté chez un médecin d'une paroisse voisine de Saint-Ferdinand, le dos tout sillonné de coupures sanguinolentes.

Vrai ou non, c'est ce qu'on m'a rapporté, fit mon interlocuteur sous forme de conclusion.

Quant à moi, j'ai relaté, le plus fidèlement possible, ce que j'ai entendu raconter il y a trente-deux ou trente-trois ans; je n'ai pas besoin, j'espère, d'ajouter que je ne prends pas d'autres responsabilités.

Le grand vicaire Thomas Caron est mort, c'est vrai.

M. le curé Bouchard est mort aussi, dit-on.

Mais Legendre et Bergeron doivent vivre encore.

Si ma mémoire m'a mal servi sur certains détails, ils peuvent certifier qu'au moins l'ensemble des faits est on ne peut plus véridique.

Et maintenant, si M. Sauvalle me demande ce que je pense de tout cela, je lui répondrai bien simplement:

— Rien.

LOUIS FRÉCHETTE.

LA BATAILLE DE VARENNES

Mr. S. Coté, rédacteur du *Moniteur du Commerce*, a publié il y a quelques années, sous le pseudonyme de "Octavien," la fantaisie suivante, que nous reproduisons parce qu'elle offre encore aujourd'hui un certain caractère d'actualité.

Le douzième jour de septembre de l'an de grâce mil neuf cent cinquante, il y avait fête au joli village de Varennes. Il y eut ce jour-là messe solennelle et sermon de circonstance, et après, grand défilé de voitures vers une demeure champêtre coquettement assise à un mille de l'église paroissiale, sur le bord du grand chemin qui longe le Saint-Laurent.

C'était à l'occasion du soixantième anniversaire du mariage du père Antoine Martinet, ancien instituteur, homme de lettres et agriculteur, avec dame Henriette Franceur, son épouse.

Seize enfants, soixante-et-quatre petits enfants et cent vingt arrière-petits-enfants prirent place autour d'une table richement garnie de viandes, de fricotins et de pâtisseries des plus recherchés et préparés exclusivement par les arrière-petites-filles du vénérable couple.

Après avoir fait honneur au repas, auquel assistait de droit, à la place d'honneur, le vénérable curé de Varennes, les plus jeunes, les bébés, s'éloignèrent pour aller gambader sous les vieux ormes qui entouraient la maison, les autres restèrent à table, les hommes à fumer, les femmes à grignoter des biscuits et des noisettes.

Tout à coup, un jeune garçon de seize ans, qui faisait ses humanités au collège de l'endroit, et que l'on savait avoir un goût très prononcé pour l'histoire, se leva et dit à haute voix :

— Grand-père, vous avez vu et entendu beaucoup de choses pendant votre vie ; contez-nous donc une histoire du temps passé !

— Volontiers, mon fils, répond l'aïeul ; il est bon quelquefois de se rappeler le passé ; car il ne faut pas en douter, le présent est le débiteur du passé, comme l'avenir sera le débiteur du présent. Se le rappeler, c'est déjà lui payer une partie de ce qu'on lui doit.

A ces paroles tous s'approchèrent du père Martinet.

— Je vais, dit-il, vous raconter l'histoire de la bataille de Varennes à laquelle j'ai pris part en qualité de capitaine de volontaires, et qui fut livrée en partie à l'endroit où vous êtes maintenant réunis.

Il y a déjà bien longtemps de cela ; c'était en l'année mil neuf cent, en cette époque disparue, où les Canadiens de la province de Québec étaient proclamés par les gouverneurs anglais le peuple le plus loyal de l'empire britannique, où nous attirions sur nous les regards des étrangers avec le bruit de nos grandes fêtes, et surtout avec l'entêtement de mulets que nous mettions à nous plonger dans une contemplation bonasse des vertus de nos aïeux battant les sauvages et courant les bois, sans songer à les imiter en quoique ce soit, malgré les sermons les plus sévères et les plus pratiques de nos pasteurs, et en dépit même des grands discours sonne-le-creux dont on assaisonnait chaque fête publique.

C'est si bien le cas, mes chers enfants, que, aujourd'hui encore, en mil neuf cent cinquante, pas la moindre statuette n'a été fondue ou ciselée, pour rappeler aux générations à venir la mémoire de l'héroïque Chomey de Maisonneuve, le fondateur de Montréal, une ville qui compte aujourd'hui trois cent mille habitants, gouvernée par une majorité d'Anglais et d'Écossais qui ont su profiter de l'incurie et de l'esprit de dissension des Canadiens-français, et mènent tout à leur guise et pour leur propre profit.

En cette époque néfaste, les Canadiens-français, quand ils ne se chamaillaient point, s'occupaient de légèretés ; les mœurs antiques commençaient à se gâter. Dans les sciences

on était superficiel ; dans les beaux-arts passablement ignorant ; en politique suffisamment coquin. On avait perdu le respect dû aux hommes publics.

En littérature on prenait goût à tous les romans absurdes. En religion, il y avait Chiniquy, c'est-à-dire la haine et la trahison. En politique, il y avait du bleu ou du rouge quand même, c'est-à-dire de la sottise. En philosophie, il y avait "l'Américain Ingersoll," c'est-à-dire tout à la fois.

Le théâtre était au niveau du reste. Une fois l'an, l'on nous servait de Paris ou de New-York, des malpropretés dégoûtantes, des exhibitions de voix éraillées, de jambes nues, de cagneux et de cagneuses, que l'on nous faisait prendre pour des artistes.

La langue se pourrissait ; on s'abrutissait au calembour ; on singait le gommeux des boulevards parisiens, et l'on disait sans à-propos, — "elle est bonne, celle-là" ; et l'on criait — "Je la connais" — et on se répétait à la vue d'un beau séducteur "il a du *pshutt*," et en regardant passer un jupon bien agrafé "elle a du *n'lan*."

Travaillant dur, vendant cher, gagnant gros, contents de sentir le sol solide sous leurs pieds, les laboureurs labouraient, et beaucoup d'entre eux ne semaient que du mil pour n'avoir pas de dime à payer à leur curé ; les commerçants commerçaient, les spéculateurs spéculaient, les vendeurs de whiskey faisaient fortune, et les ivrognes étaient devenus légion, grâce à la faiblesse des commissaires des licences. Tout allait pour le mieux dans le pire des pays.

C'est alors que, pendant que l'on ne se doutait de rien chez nous, la province d'Ontario, qui se préparait à la sourdine depuis longtemps, leva l'étendard de la révolte et se sépara de la Confédération.

Il fallait à tout prix la faire rentrer dans l'union, mais c'était chose d'autant moins facile que les Américains, qui cherchaient depuis longtemps l'occasion de remettre son change à l'Angleterre, reconnurent d'emblée l'indépendance d'Ontario, et même lui donnèrent leur appui.

Les autorités fédérales s'adressèrent au gouvernement anglais à la tête duquel se trouvait alors un utopiste, Sir William Coton, pour avoir son avis sur la situation. Il leur répondit qu'il aimait mieux ne pas s'en mêler, ayant assez à faire chez lui.

Force fut donc au gouvernement de s'adresser aux autres provinces du Canada, et plus spécialement à la province de Québec, pour l'aider à écraser la révolte des Ontariens. C'était à contrecoeur qu'on allait ainsi demander une deuxième fois aux Canadiens-français de sauver le pays menacé dans son existence, mais il le fallait bien. Malheureusement les Canadiens-français n'étaient pas prêts : désunis depuis longtemps, ne songant pas au lendemain, habitués à s'occuper plus des affaires des autres que de leurs propres intérêts, ils avaient à peu près négligé tout moyen de défense et d'attaque ; leurs députés aux communes trouvaient indignes d'eux-mêmes de demander des armes et des munitions.

Ils acceptèrent pourtant la rude tâche de lutter contre les Ontariens, se fiant sur leur courage beaucoup plus que sur l'expérience de leurs chefs.

Les volontaires de la province de Québec réunis à la hâte, de ci, de là, se dirigèrent vers le Haut-Canada et se concentrèrent près de Cornwall, pour marcher sur Toronto. Ce qu'on avait prévu arriva : les précautions les plus élémentaires ayant été négligées, ils furent surpris, battus et dispersés par les Ontariens, que ce premier succès enthousiasma, et qui dans deux jours, au nombre de quarante mille, s'emparèrent d'Ottawa et y mirent tout à feu et à sang.

Les vainqueurs, après cette première victoire, divisèrent leur armée en deux corps distincts, dont l'un prit la route de Montréal, en longeant la rivière Ottawa, et l'autre celle de la rivière Richelieu, avec le fort de l'Île-aux-Noix pour objectif.

Le premier corps d'armée se rendit presque sans coup férir jusqu'à Montréal, dont il prit possession. Le deuxième corps rencontra un peu de résistance à l'Île-aux-Noix, dont les fortifications, quoique depuis longtemps négligées, ne croulèrent pas de suite sous les boulets; le ministre de la milice ayant jugé à propos de les faire réparer quelque temps avant la guerre, avec de la planche de pruche. Elles cédèrent néanmoins au torrent envahisseur, de même que celles de St-Jean et de Chambly, de sorte qu'en peu de jours les Ontariens se trouvaient concentrés à Montréal prêts à marcher sur Québec.

Pendant que ces événements se passaient autour de Montréal, le gouvernement fédéral, qui s'était réfugié à Sherbrooke, était parvenu à reprendre ses sens, et avait organisé à la hâte une armée de vingt-cinq mille hommes recrutés Dieu sait comment, et les avait dirigés sur Montréal afin d'arrêter la marche de l'ennemi.

Le commandant de l'armée fédérale fit arrêter ses soldats pour les reposer, le soir du premier août, juste à l'endroit, où nous sommes. Harrassés par une longue marche, les combattants de l'armée fidèle s'endormirent bientôt profondément.

Quelle ne fut pas leur surprise le lendemain matin, lorsqu'ils furent réveillés subitement par les éclats d'obus qui ravageaient leur camp. Leur commandant en perdit complètement la tête, n'ayant jamais été au feu; tout fut bientôt dans un pêle-mêle effrayant, on s'entrechoquait, on s'entre-tuait, pendant que l'ennemi, dont une partie était venue par Longueuil et Boucherville, et l'autre par Contrecoeur, après avoir marché toute la nuit sans éveiller les soupçons du commandant des fédéraux, s'appêta à charger en flanc et en queue, et à exterminer ses troupes.

Il y eut un sauve qui-peut général, le commandant donnant le premier l'exemple en fuyant aussi vite que possible pendant dix heures consécutives sans même oser regarder derrière lui, pour voir s'il était poursuivi.

Seuls pendant ce désastre, les volontaires de la paroisse de Varennes gardèrent leur sang-froid et se défendirent. Ils n'étaient que trois cents, tous gaillards déterminés, et point du tout disposés à fuir. Ils se formèrent en colonne serrée, et, au moment où l'ennemi ne fut qu'à quelques pas de leur front ils s'élançèrent sur lui au pas de course, à la baïonnette, et parvinrent à se frayer un chemin sanglant à travers ses lignes. Ils se rendirent sans désespérer jusqu'au village de St-Hubert où ils détruisirent leurs armes et leurs accoutrements et se dispersèrent pour ne plus faire la guerre.

Cette victoire de Varennes permit aux Ontariens, qui n'avaient plus d'ennemis sérieux à combattre, de continuer désormais leur route jusqu'à Québec qu'ils investirent le neuf août. C'était la troisième fois que l'antique forteresse allait subir les rigueurs d'un siège. Tout semblait perdu.

Québec n'avait à opposer aux assiégeants qu'une poignée de braves et des murailles en décrépitude. Un morne désespoir s'était emparé de tous les cœurs, les Québécois parlaient de se rendre à discrétion, lorsque deux événements tout-à-fait inattendus se produisirent et changèrent complètement la face des choses.

Nous étions assez punis de nos sottises et de notre manque de prévoyance, la Providence ne voulut point que la province de Québec bût jusqu'à la lie le calice de l'humiliation, en permettant que la vieille ville de Champlain fut prise par les Ontariens.

Le premier de ces événements fut une injonction péremptoire du consul des États-Unis au général des Ontariens, de ne lancer aucun boulet contre les murs de Québec, sous peine de perdre l'amitié du gouvernement de Washington, attendu que les dits murs de Québec étant couverts des affliches, d'une huile pour les rhumatismes, la propriété d'un sujet américain, on ne pouvait toucher aux dits murs

sans causer un tort considérable au propriétaire des dites affliches, qui menaçait de réclamer plusieurs millions au trésor des États pour la perte subie par leur destruction.

Cette injonction du consul américain mit les assiégeants dans une grande perplexité. Il y eut de nombreux pour, parlars à ce sujet; les Ontariens, enflés par leurs succès-voulaient passer outre; de son côté le consul américain demeura inflexible, et usa même de menaces, ce qui causa beaucoup de retards dans les opérations du siège, si bien qu'une flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Goodrum, K. C. Bet. portant vingt mille hommes de vieilles troupes envoyées par le marquis de Drybone, qui venait de supplanter Sir William Cotton, et qui entendait bien, lui, se mêler de nos affaires, si bien, dis-je, qu'une flotte anglaise arriva à temps en vue de l'île d'Orléans, et le débarquement des régiments anglais commença à s'opérer rapidement du côté de Beauport.

A cette nouvelle les assiégeants ne crurent pas mieux faire que plier bagage et s'éloigner sans faire de bruit.

Ils levèrent donc le siège, mais leur retour de Québec fut tout autant un désastre que leur marche vers cette ville avait été un triomphe. Leur fuite se changea bientôt en une déroute aussi complète que celle des américains après la mort de Montgomery en 1775.

Deux bataillons seulement des envahisseurs purent maintenir leur cohésion jusqu'à Sorel. Les gens de cette place n'avaient pas, il est vrai, d'armes à feu ni de munitions pour attaquer les fuyards, mais ils avaient leur bras mortel armé d'un gourdin avec lequel ils assommèrent presque tous les Ontariens.

Les débris de l'armée d'Ontario passèrent en partie aux États-Unis où ils furent désarmés.

Le commandant des troupes anglaises pacifia le pays et retourna six mois après en Angleterre.

La ville d'Ottawa s'est relevée de ses ruines en peu d'années. Ontario n'a plus envie de se séparer de la Confédération, tout le pays jouit d'une paix profonde. Seulement, les Canadiens-français continuent comme par le passé leurs éternelles chicanes entre eux, pour des riens. C'est une maladie de famille.

C'est par ces mots que le père Martinet finit son histoire.

Nos remerciements à MM. Ledoux et Levasseur, éditeurs du *Canadien*, de St. Paul, Minnesota, pour l'envoi d'un exemplaire du livre qu'ils viennent de publier.

"Mémoires, Réminiscences et Conférences," tel est le titre de cet ouvrage, écrit par Mgr. Ravoux, un missionnaire du Nord-Ouest. Ce livre a sa place marquée d'avance dans toutes les bibliothèques paroissiales. C'est un récit très détaillé des mœurs et coutumes des sauvages du Nord-Ouest. Inutile de dire que c'est un bon livre, et nous n'éprouvons pas la moindre hésitation à le recommander hautement. Il peut être mis entre les mains de tout le monde. La typographie est finement exécutée et fait honneur à nos compatriotes des États-Unis.

Nos abonnés nous rendraient service en nous adressant le prix de leur abonnement sans attendre la visite d'un collecteur. Les commissions que les éditeurs sont obligés de payer pour encaisser sont toujours considérables, et c'est là une des grandes causes du peu de succès de la plupart de nos journaux. Ils ont toujours un surplus dans leurs livres, et ce surplus ne rapporte pas d'intérêt. Pour chacun des abonnés c'est une misère; pour l'éditeur c'est une somme qui lui permet s'il connaît son métier, et s'il a l'ambition de faire un beau journal, d'améliorer au bénéfice de ses lecteurs.

FEUILLETON

CHERE ADOREE

Le *Meikong*, paquebot des Messageries maritimes. courrier des Indes et de la Chine, après avoir quitté Shanghai le 20 mai 1877 et fait escale à Saïgon, à Singapooré et à Pointe de Galles, dans l'île de Ceylan, se dirigeait sur Aden.

On était au 17 juin : deux semaines encore et on arriverait à Marseille ; cette longue traversée serait terminée. Personne du reste, à bord, ne se plaignait trop vivement de sa durée : temps superbe, malgré la mousson du sud-ouest qui règne dans ces parages de mars en octobre et amène parfois les gros temps et les cyclones ; température supportable, de vingt-cinq à trente degrés ; route excellente avec une moyenne de 330 milles par jour ; aucune maladie grave ; des passagers pour la plupart d'humeur commode ; un capitaine expérimenté et serviable, le commandant Foache ; un état-major et un équipage sur lesquels on pouvait compter.

Grâce à cette sécurité et à ce bien-être l'existence était facile, à l'arrière du moins, dans le salon des premières. Chacun tuait le temps de son mieux, et on le tue assez facilement sur ces grands paquebots confortables, presque luxueux, au milieu de ces colonies errantes, flottantes, très mélangées, très diverses, intéressantes, curieuses par cela même. Au lever du soleil... il se lève, sous les tropiques, à six heures, avec une régularité honteuse pour bien des gens... vite la douche ou le bain, préparés par un Chinois, très respectueux et très entendu. Rafraîchi, dispos, on passe de la cabine de bains dans la salle à manger déjà prête pour le premier déjeuner : au choix, thé, chocolat, café avec accompagnement de pain tendre, de biscottes et même de cognac. Maintenant, deux bonnes heures d'air pur, de flânerie sur le pont qui vient d'être lavé, frotté, dont les cuivres, les boiseries reluisent. Il fait bon, très bon, presque frais. Puis, jusqu'à huit heures, tous les négligés sont permis, et quels négligés : veston en toile ou en soie de Indes, plus légère que la toile ; ni chemise, ni chaussures, les pieds nus dans des sandales, un pantalon flottant, ou bien le *sampon* ou le *lanquiti*, deux vêtements primitifs, rapportés de l'Annam ou du Tonkin. Si on s'oublie dans cette demi-nudité, le maître d'hôtel du bord vient vous rappeler très poliment, à huit heures, que le moment est venu de faire un peu de toilette, et on descend dans sa cabine.

Petites, mais blanches et gaies, ces cabines, quand le temps est calme et le sabord grand ouvert, au ras de l'eau. Tout en s'habillant, on regarde la mer, si proche qu'on la pourrait toucher. Elle distrait, elle amuse, car dans ces régions elle est plus animée, plus vivante qu'on ne croit : le passage d'un navire ne saurait émouvoir les hôtes de ces grandes solitudes. Sans crainte, ils continuent leurs ébats, leurs jeux, au soleil, à la surface, dans les eaux claires, avant de retourner dans l'obscurité des profondeurs infinies.

À neuf heures et demie, dix heures sur certains paquebots plus civilisés, une cloche annonce le second déjeuner, le vrai celui-là. Bonne table, lorsque le commissaire du bord s'y entend et que le commandant est un peu gourmet. Malgré la chaleur qui peu à peu s'est glissée, s'est coulée partout, on ne souffre pas trop pendant le repas, grâce à une sorte d'éventail appelé *panka*, fixé au plafond et toujours agité par le Chinois de la salle de bain.

La journée est longue jusqu'au dîner. Mais, si on a un bon estomac, on peut la couper vers une heure par le lunch, un troisième déjeuner presque aussi complet que le second. Puis le jeu des palets, le domino, le trictrac, les cartes même et la sieste dans un coin, à l'ombre de la grande tente qui couvre tout l'arrière du navire. Enfin la lecture, la causerie à voix basse, les yeux fixés sur les

côtes fuyantes si la terre est voisine, le regard perdu dans le ciel et la mer s'ils ferment l'horizon.

Vers six heures, encore un bout de toilette, car on n'en avait fait qu'un petit bout pour le déjeuner : le veston de toile suffisait pour les hommes, la robe de chambre pour les femmes. Au dîner, la plupart des commandants exigent de celles-ci une vraie robe, de ceux-là au moins un alpaga. Ce quatrième repas terminé... oh ! il est complet, trop complet... la soirée commence. Il fait sombre déjà : le soleil s'est couché sans crépuscule, aussi vite qu'il s'est levé ; un grand nuage de pourpre avec des coupures, des échancrures d'or vert, puis une superbe traînée violette qui s'en va pâissant... et c'est fini. Place à la nuit. Souvent, elle vaut bien le jour. Place aux étoiles innombrables, ces autres soleils, ces soleils de nuit.

Les passagers, remontés sur le pont, se promènent, causent, font de la musique, chantent, dansent, jouent parfois la comédie. Quelle salle de spectacle ! Côté cour, côté jardin, c'est-à-dire à bâbord et à tribord, la mer pour coulisses. Comme toile de fond, au dernier plan, là-bas à l'arrière, le grand sillon d'écume argentée que le paquebot laisse derrière lui, et le ciel tout pailleté d'or. Au coup de huit heures, le thé, toujours avec accompagnement, ce qui fait le cinquième repas, si on compte bien, et comme le cognac, le brandy, le rhum sont de la fête, les danses reprennent de plus belle. À onze heures, les feux s'éteignent : passagers et passagères vont se coucher, les braves dans leurs cabines, malgré la chaleur, les autres sur le pont, dans leurs chaises longues en osier, de véritables lits sans matelas, de toutes formes, de toutes grandeurs. On y dort très bien, en plein air, rafraîchi par la brise de nuit, bercé par la houle, par les longues lames onduleuses, cadencées, au bruit de l'hélice dont le mouvement est régulier, presque monotone dans les beaux temps.

C'est ainsi que s'écoulent les journées, les soirées et les nuits sur les mers de Chine et de l'Inde, et c'est ainsi que vivaient sans crainte, très insouciant, les passagers du *Meikong* en juin 1877. Ils s'approchaient, cependant, à toute vitesse, de parages réputés dangereux, à l'extrémité orientale de la côte d'Afrique. Dangereux de toutes façons : le cap Guardafui ou cap des Parfums, ou cap de l'Esclav, comme on voudra, est, quel que soit son nom, un cap en partie double pour ainsi dire, ou bien un double cap. La falaise de trois cents mètres qui le termine cache un autre promontoire fatal aux navires, que les grands courants de la mousson du sud-ouest entraînent à la côte. Alors ils sont perdus. Personne ne leur portera secours. Au contraire, les naturels du pays, les nègres Somalis, estiment qu'un navire naufragé est une épave que la mer leur envoie, une proie que le ciel leur donne. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils accourent de tous les points de la côte, ils descendent de leurs montagnes par centaines, par milliers, et bientôt commence le pillage, ou le massacre, si l'équipage commet l'imprudence de vouloir défendre son bien. Du reste, pillage ou massacre, c'est toujours la mort. Que deviendront ces malheureux sans abri, sans vêtement, car on les dépouille jusqu'à la nudité, sans vivres, sur cette côte sauvage, sous un soleil implacable ? Mais les passagers du *Meikong* s'avançaient tranquilles et confiants vers le terrible cap que les navires, venant du Sud, vont reconnaître d'ordinaire, avant de faire route sur Aden.

Tous cependant ne prenaient pas une part active aux plaisirs du bord. Quelques-uns se tenaient éloignés de leurs compagnons de route, et se plaisaient à vivre d'une vie plus calme, plus recueillie. Ils semblaient moins sensibles que les autres à la joie de revenir au pays depuis si longtemps quitté, de revoir les lieux et les êtres aimés. Après une longue absence, sait-on si on les retrouvera tels qu'on les a laissés ? La maison aura-t-elle l'aspect riant d'autrefois, l'ami la même

étreinte, la femme les mêmes baisers ? Puis, pendant le long temps écoulé, que de déceptions, de désillusions ! On était allé là-bas, tout là-bas, à travers les mers, dans ces colonies naissantes, chercher la fortune. On ne l'a pas trouvée ; on revient même souvent plus pauvre, sans foi dans l'avenir. Celui-là s'était laissé exiler dans quelque station lointaine, quelque poste périlleux, avec l'espoir d'un avancement plus rapide. Hélas ! il s'en retourne avec le même grade, les mêmes galons, moins bien portant par exemple, fatigué, fiévreux.

Les désillusionnés, les découragés, les demi-malades se reconnaissent facilement sur le pont d'un paquebot qui revient de l'Extrême-Orient et fait route pour la France. On ne les voit pas tous les jours, à midi, se précipiter, comme leurs compagnons, vers la petite pancarte, indiquant la route parcourue, le nombre des milles marins faits depuis la veille et la distance qui sépare encore de la prochaine escale.

Que leur importe ! Ils vivent maintenant ; le voyage est payé. Savent-ils comment ils pourront vivre là-bas, quels ennemis, quelle nouvelle déception, quelles douleurs les attendent ? Ils s'ennuient, soit, mais ils ne souffrent pas.

Cette traversée est une sorte d'entr'acte dans leur existence. Ils se reposent avant de nouvelles luttes, ils prennent des forces pour mieux souffrir. On les reconnaît aussi à la fatigue empreinte sur leur visage, à leur marche traînante.

Ils recherchent les coins isolés, perdus, à l'avant ou à l'arrière, retournent toujours à la place choisie et y passent des heures entières, le regard fixé sur l'horizon.

Une femme surtout se faisait remarquer, à bord du *Meikong*, par son amour de l'isolement, son obstination à fuir tous les plaisirs, sa tristesse. Elle ne devait pas avoir plus d'une trentaine d'années et on était tenté de lui en donner plus. Encore belle pourtant... oh ! elle avait dû être d'une beauté hors ligne... mais la taille déjà un peu courbée, le regard très doux, charmant, mais terne et fatigué ; le nez d'un dessin très pur, serré ; le teint pâle, les joues maigres, le front déjà plissé ; des lèvres minces, un peu sèches, exsangues, sur des dents encore admirables, et un sourire douloureux, lorsqu'elle répondait aux personnes qui lui demandaient de ses nouvelles.

Le commandant n'y manquait jamais tous les matins, quand elle venait s'asseoir à table, à ses côtés, car il lui avait donné une place d'honneur, et lui montrait le plus sympathique respect. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyageait avec lui. Il l'avait déjà conduite de Marseille à Singapoor, et depuis, à toutes ses relâches dans cette ville, il trouvait un instant pour serrer la main de son ancienne passagère.

Elle vivait à l'entée du port, près de la riante habitation de l'agent des Messageries maritimes, en compagnie d'un Français, son mari sans doute. Pourquoi cet exil volontaire, si lointain, d'une femme jeune, des plus séduisantes, et d'un homme jeune, comme elle, distingué ? Ils avaient été appelés dans le pays, disait-on, par un de leurs parents qui leur avait promis une rapide fortune. La mort était venue avant la fortune, et le *Meikong*, de ses deux passagers d'autrefois, n'en ramenait plus qu'un seul. L'autre venait d'être enterré, le mois dernier, à Singapoor, dans le cimetière des chrétiens.

La tristesse et aussi la fatigue physique, le dépérissement de cette passagère s'expliquaient donc : elle avait vu mourir à ses côtés, dans ses bras, son compagnon d'exil, et tous les mouvements du paquebot pour fendre la mer, chaque tour de son hélice l'éloignaient de la tombe de celui qu'elle avait sans doute bien aimé, pour le suivre si loin.

Et, cependant, ce n'était pas le sillage du navire, la route parcourue toute blanche d'écume qui semblait l'intéresser. C'était plutôt la route à faire, le large, le vide qu'elle voyait devant elle, la vague qui s'avancait et non pas celle qui fuyait. C'était l'horizon que, silencieuse, immobile, elle

essayait de pénétrer du regard, tandis que son visage s'éclairait, que ses lèvres par instants s'avançaient et semblaient joindre d'autres lèvres lointaines, invisibles.

Avait-elle donc déjà oublié les lieux où elle venait de vivre pour ne songer qu'au pays où elle allait se faire une existence nouvelle ? Ceux qu'elle s'apprêtait à rejoindre lui étaient ils plus chers que l'ami mort là-bas, si loin d'elle maintenant ?

La soirée du 17 juin fut encore plus gaie que d'habitude à bord du *Meikong*. Au dîner, un des passagers des premières offrit le champagne à toute la table. On lui rendit sa politesse, et plusieurs santés furent portées, des toasts échangés. Lorsqu'on remonta sur le pont, la lune si claire, les jours passés, se voilait, et la mer semblait vouloir prendre son air mauvais. Peu de personnes s'en aperçurent, et ceux qui en firent la remarque se dirent que ces brusques changements de temps sont fréquents dans les parages du cap Guardafui.

On chanta donc, on dansa sur le pont comme de coutume, et, à onze heures, lorsque les feux s'éteignirent et qu'on se sépara, chacun se promit de se lever de bon matin pour admirer la côte, et, si on la serrait de près, pour essayer de distinguer, à l'aide d'une lorgnette, quelques-uns de ces terribles Somalis, inoffensifs de loin.

Vers minuit, dans le noir, dans le silence, tout à coup un bruit sourd, un long frémissement, une secousse.

Le *Meikong* venait de toucher un banc de sable, d'échouer sur la côte d'Afrique.

II

Si le *Meikong* avait pu s'arrêter immédiatement, on serait parvenu sans doute à le sauver. La marée haute, ou quelque grande marée prochaine l'aurait dégagé. Malheureusement, malgré l'arrêt presque instantané de sa machine, le courant et la force acquise le poussent en avant. Cette fois, au lieu de sable, il rencontre des brisants, et, comme il ne gouverne plus, il vient s'échouer sur un fond de roches parallèlement au rivage, et présente le flanc aux coups de mer.

Alors la violence des derniers chocs réveille les passagers pour la plupart endormis. Ils se précipitent sur le pont, ceux-ci terrifiés, affolés ; ceux-là plus braves ou plus aguerris, regardant de tous côtés, essayant de se rendre compte, de deviner ce qui est arrivé, de savoir s'ils sont perdus, ou s'il existe encore quelque chance de salut.

Éclairés par la lune — elle se montre trop tard, hélas !... penchés sur tribord, ils reconnaissent que de ce côté une centaine de mètres les sépare seulement de la terre. Mais comment l'atteindre ? Une double ligne de récifs la défend, des récifs meurtriers taillés en pointe tantôt par la vague qui les frappe, tantôt par l'éternel remous qui les ronge.

A babord, le *Meikong* présente son travers aux grandes lames du large. Elles déferlent avec violence sur ses flancs, balayent le pont, et montent par instant jusqu'à la passerelle. Ce superbe paquebot, si vivant tout à l'heure, si brillant, si rapide, qui faisait tête aux plus gros temps, aux plus mauvaises mers, est devenu en quelques minutes une chose inerte, immobile, un lourd et gigantesque rocher que les flots battront sans qu'il puisse se défendre, et tant qu'ils ne l'auront pas détruit.

Tout à coup, une vague plus forte que les autres s'abat sur l'arrière et renverse tout ce qu'elle rencontre.

Un cri de terreur, de désespoir. Puis, quelque chose de noir qui tombe dans la mer, à tribord, du côté des récifs.

Une femme ou un enfant, sans doute, peut-être la mère et l'enfant. Ils n'ont pu résister à la violence du choc et ont été jetés par-dessus bord.

Tra-t-on à leur secours ? A quoi bon ? Ils sont déjà noyés

ou broyés sur les rochers. Puis, à cette heure terrible, les individualités s'effacent. C'est au salut commun qu'il faut songer. Chacun pour soi, Dieu pour tous. Dieu, c'est le commandant du bord, pour l'instant sondé légué.

Celui du *Meikong*, le commandant Foache, du haut de la passerelle, d'où il communique avec les mécaniciens et demande à la machine un dernier effort, un dernier souffle qu'elle ne peut plus donner, a vu cette lame furieuse, a compris qu'elle serait bientôt suivie d'autres plus furieuses encore, que le flot reculait, pour revenir plus terrible, et il enjoint à ses officiers de faire immédiatement descendre tous les étrangers sans exception, les hommes aussi bien que les femmes, dans les salons de l'entrepont.

Un ordre difficile à exécuter. Beaucoup résistent : ils préfèrent, disent-ils, mourir en plein air, en plein ciel, que d'être ensevelis dans les profondeurs du navire, dans ce grand cercueil. Cependant, on finit par obéir, de gré, de force, sous la prière, sous la menace.

Bientôt, le commandant reconnaît que tous ses efforts sont inutiles pour relever le *Meikong*, ou le mettre dans une position moins périlleuse ; que, dès lors, il ne doit plus songer qu'à la vie de ses passagers et de son équipage.

La démarche assurée, la tête haute, le regard clair, il descend de la passerelle et se dirige vers l'entrepont. Regardez : ne dirait-on pas qu'il va passer une inspection, faire la visite du dimanche ? Et, cependant, comme il doit souffrir ! Plus que tout le monde à bord ! C'est sur lui que pèsent toutes les responsabilités ; c'est à lui qu'on dira : " Qu'avez-vous fait du navire qu'on vous a confié ? Comment n'avez-vous pas deviné que la terre était devant vous ! Comment ne vous êtes-vous pas méfié du sinistre cap Guardafui ! Il est bien connu pourtant. Malheureux, d'un coup, vous venez d'engloutir cinq millions dans la mer. Oui, cinq millions, navire et marchandise."

Toutes ces idées roulent dans sa tête, l'étreignent, lui brûlent le cœur. Il les chasse. Ce n'est plus du *Meikong* qu'il s'agit, des richesses qu'il porte dans ses flancs. Tout est perdu. Mais que d'existences à sauver, quel grand devoir à remplir !

Les passagers sont là, dans le salon des premières, dans l'entrepont, pêle-mêle, cent cinquante environ, dont une trentaine de femmes, une vingtaine d'enfants. Quel désordre, quelle confusion de rangs et de nationalités ! Français, Allemands, Anglais, Hollandais, revenant de Sumatra et de Java, avec toute leur fortune...engloutie.

Ils sont là : ceux-ci à peine habillés, mais une sacoche autour du cou...leur argent d'abord...Ceux-là, qui ne songent qu'à leur vie, ont pour tout vêtement une ceinture de sauvetage. Les femmes agenouillées pleurent ou prient. Quelques-unes, à moitié nues, telles qu'elles sont sorties de leur cabine, les cheveux dénoués, courent de tous côtés comme des folles. Cette autre, une mère, a réuni autour d'elle ses trois enfants, les presse sur sa poitrine, et semble dire : " Nous mourrons ensemble, rien ne nous séparera." Beaucoup d'hommes, hélas ! sont aussi affolés que les femmes ; ils se lamentent comme elles. Plusieurs, au contraire, absolument calmes, essayent de rassurer ceux qui peuvent les écouter, et attendent les événements.

On s'est précipité vers le commandant dès qu'il est apparu en haut de l'escalier, et par enchantement le tumulte s'apaise, les cris cessent, un grand silence se fait pour l'écouter. Que va-t-il dire ? Que va-t-il proposer ? Quelles espérances apporte-t-il ?

Il s'est arrêté sur les dernières marches pour mieux dominer la foule, et contraignant son émotion, d'une voix brève, mais très ferme, il parle :

" Aucun danger immédiat. Le *Meikong* ne peut pas couler. Il est appuyé sur les rochers qui font une sorte de lit...Le vent semble mollir et, du reste, la mer n'enta-

mera pas de longtemps les puissantes murailles du paquebot. Ses cloisons étanches le protégeraient au besoin...L'équipage, les officiers vont s'occuper du sauvetage. Tous les passagers, sans exception, descendront à terre...Alors on avisera. On ne peut tarder à être secouru : le cap Guardafui est sur la route des Indes, de la Chine et de l'Australie. Tous les navires qui font route pour ces pays ou qui retournent en Europe viennent le reconnaître. L'un d'eux se rapprochera, et bientôt les passagers pourront continuer leur voyage. En attendant, il répond de la vie de tous.

Ces paroles et surtout ce grand sang-froid rendent l'espoir. Les mains se serrent, on s'embrasse, on se croit déjà sauvé. Une réaction s'est produite.

ADOLPHE BELOT.

(A suivre.)

NECROLOGIE

LE DOCTEUR TANCREDE TRUDEL

Après avoir annoncé dans notre dernier numéro le décès de deux de nos collaborateurs, nous sommes appelés encore une fois à remplir un triste devoir : le docteur Tancrede Trudel, le chanteur le plus avantageusement connu de toute la province, est mort à l'âge de 43 ans.

Après un cours d'études suivi dans l'un de nos collèges classiques, Tancrede Trudel se livra à l'étude de la médecine un peu à contre-cœur : ses aptitudes le portaient vers la musique. Admis à la pratique en 1872, après un brillant examen, il n'exerça sa profession que quelques années. Dans ce même temps, il cultivait assidument ses talents pour la musique, et en peu de temps il devient le ténor à la mode.

En 1878, Calixa Lavallée lui confia le rôle de *Georges*, dans la " Dame Blanche," et le plus grand nombre des lecteurs de cette Revue se rappellent encore les succès qu'il remporta. Dans le temps où il se donnait encore des concerts, c'est-à-dire, lorsque Lavallée et Prume élaboraient leurs programmes, l'ami Trudel était toujours choisi parmi les artistes.

À Québec où il passa une couple d'années, c'était encore Trudel qui était chargé du grand rôle si l'on organisait une soirée de musique. Ainsi lors de l'arrivée de la Princesse Louise, Lavallée lui confia les solos de la cantate qu'il avait composée à cette occasion.

Plusieurs églises de Montréal ont eu la bonne fortune d'avoir le docteur Trudel durant plusieurs années comme soliste. Tout enfant il chantait à la cathédrale, et à sa sortie du collège il se remit à la disposition de l'abbé —, qui dirigeait alors le chœur de cette église.

En 1880, à son retour de Québec, il fut engagé à St. Jacques, où il passa trois années. De là il passa à l'église du Gesù. En 1886, l'abbé Larocque, qui venait d'être nommé curé de Saint-Louis-de-France, lui confia la direction du chœur, position qu'il garda deux années, et il revint ensuite au Gesù.

Le grand nombre d'amis qui ont accompagné les restes de notre ami à sa dernière demeure prouve bien l'estime que l'on éprouvait pour lui. Les chœurs de toute la ville s'étaient rendus à l'invitation de la famille et lui ont chanté un service funèbre imposant à St. Jacques, et un autre à St. Louis de France quelques jours plus tard.

Les camarades de bureau du Dr. Trudel (il était employé à l'hôtel-de-ville) ont, paraît-il, l'intention de donner un concert au bénéfice de sa famille. On ne saurait trop les louer de cette bonne intention, et tous ceux qui peuvent y contribuer doivent donner leur aide et leur concours.

Si vous êtes réellement amateur d'une tasse de bon **THÉ** ou d'excellent **CAFÉ**
 Approvisionnez-vous chez

EDMOND & BELHUMEUR.
 No. 144 RUE SAINT-LAURENT,
 Bâtisse DRAPEAU & SAVIGNAC.

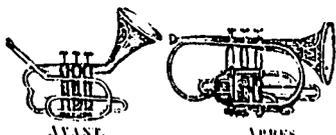
TRUDEL & DEMERS
 —LIBRAIRES, PAPETIERS—
 Fournitures de Bureau.
 1611 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

ARCHAMBAULT *
Photographie Artistique
 1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
 Spécialité de portraits grandeur nature au pastel et crayon.

Drs. MATHIEU ET BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES
 112 CHAMP-DE-MARS,
MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur au moyen des procédés les plus perfectionnés.

J. V. THEORET
 AGENT D'ASSURANCE
FEU, VIE ET ACCIDENTS.
 ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.
 PROPRIÉTÉS À VENDRE
 349—RUE DELISLE—349
MONTREAL.


 AVANT. APRES.
GEORGE VIOLETTI
 Fabricant et Importateur d'Instruments de Musique
 Harpes à vendre et réparations de toutes sortes.
 635 rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**

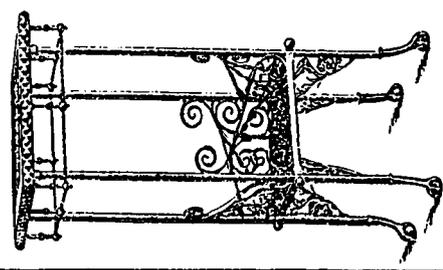
ALCIBIADE BEIQUÉ,
Organiste de Notre-Dame,
 Professeur de PIANO et d'ORGUE,
 39a rue St. Denis, **MONTREAL.**

TRADUCTIONS de l'anglais en français, et du français en anglais; réductions de pétitions, soumissions, rapports, etc., etc., corrections d'épreuves, etc., etc.

Les personnes qui seraient dans le cas de faire faire des travaux de ce genre sont priées de s'adresser par lettre à la

Boite 324, Bureau de Poste,
MONTREAL, QUE.

RENAUD, KING & PATTERSON
 652 RUE CRAIG,



FABRICANTS DE
 Meubles de Fantaisie et de Gout.
 Meubles de toutes sortes faits sur commandes, aussi en main un immense stock de meubles de toutes sortes à des prix très modérés.

EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR
 Musique en feuilles, Partitions d'Operas, Recueils de Melodies et Chansons.
 1615 Rue Notre-Dame, - **MONTREAL.**

NOUVEAUTES MUSICALES,
MUSIQUE VOCALE.
 Valse des Papillons (Vandergeten) ... 60 cts.
 La même à deux voix 60 "
 Soufflage, Valse espagnole, (Corbin) pour soprano ou ténor 60 "
 Poème des Souvenirs, recueil de 10 jolies mélodies pour chant et piano par E. Weller \$1.00
 En vente chez **EDMOND HARDY**, marchand et importateur de Musique et d'Instruments. Seul agent au Canada pour la célèbre maison Mahillon de Londres et Bruxelles. 1615, N.-D., Montréal.

MUSIQUE POUR PIANO.
 Au Ronel, (Godard)..... 60 cts
 Les Voz de la Cathédrale, fantaisie, (Frisque)..... 60 "
 Valse du Ballet Michel Strogoff (Grogan)..... 50 "
 Roesignol et Phuvette, mazurka de concert, (Lahaye)..... 75 "

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC
 AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

Tirages 2 et 16 MARS, 1892

3134 LOTS
 VALANT \$52,740.00

GROS LOTS
 VALANT \$15,000.00

Le Billet - - - - \$1.00
 11 Billets pour - - - \$10.00

↳ Demandez les circulaires.

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant	\$15,000.00	\$15,000.00
" "	5,000.00	5,000.00
" "	2,500.00	2,500.00
1 "	1,250.00	1,250.00
2 Lots	500.00	1,000.00
5 "	250.00	1,250.00
25 "	50.00	1,250.00
100 "	25.00	2,500.00
200 "	15.00	3,000.00
500 "	10.00	5,000.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	\$25.00	\$2,500.00
100 "	15.00	1,500.00
100 "	10.00	1,000.00
999 "	5.00	4,995.00
999 "	5.00	4,995.00
Lots valant		\$52,740.00

S. E. LEFEBVE, Gerant,
 81, rue St-Jacques, Montréal, Canada